

Et, sous l'empire des souvenirs douloureux qui lui revenaient à la mémoire, elle pleurait silencieusement.

Tout à coup il lui avait semblé entendre qu'on montait l'escalier et son cœur s'était mis à battre avec violence comme, autrefois, quand elle attendait Bertrand qui n'était pas rentré depuis plusieurs jours.

Alors elle avait tendu l'oreille écoutant le bruit des pas qui faisaient craquer les marches de bois.

Une sueur froide lui perlait au front et un frisson lui glissait tout le long du corps.

On venait de frapper à la porte.

Elle avait voulu se lever, mais l'émotion la tenait clouée sur la chaise.

Soudain, les coups contre la porte se répétèrent, frappés avec plus de force.

Et une voix s'écria :

— Marie... ouvre-moi donc... c'est moi !... moi Bertrand !...

« Pourquoi ne m'ouvres-tu pas ? Je sais que tu es là !... Ah ! tu ne sais pas la surprise que je te ménage... »

Et Bertrand élevant la voix :

— Je t'avais juré que je ne reviendrais que lorsque je pourrais te rendre ton fils !... Eh bien, je l'ai, notre petit Charlot !... Je te l'apporte !...

Alors un cri s'était échappé de la gorge de Marie-Jeanne.

Elle se précipitait pour ouvrir la porte...

Et, les bras tendus vers son enfant, elle criait :

— Mon fils !... Mon ange !... Mon petit Charles !... Ah ! c'est toi... c'est toi !...

Bertrand lui plaçait alors l'enfant dans les bras, l'enfant dont les joues étaient rondes à présent et roses, l'enfant qui, appelé, tendait, lui aussi, les bras, agitant ses petites mains potelées, l'enfant qui souriait, faisant s'épanouir sa bouche aux lèvres fraîches et vermeilles !...

Et pendant que la mère, folle de bonheur, couvrait de baisers le cher petit tout suffoqué, étouffant sous les caresses, Bertrand, les yeux pleins de larmes, regardait ce tableau.

Et il répétait :

— Je te l'avais promis !... Je te l'avais juré !... Eh bien, ça y est !...

Mais, hélas ! ce n'était qu'un rêve !

Il faisait déjà grand jour quand Marie-Jeanne se réveilla, encore toute frémissante de l'impression qu'elle avait ressentie pendant son sommeil.

Elle passa de la chambre dans la pièce où elle travaillait et qu'éclairaient les rayons du soleil.

Marie-Jeanne vit sur la table la chemise qu'elle n'avait pu achever la veille.

Elle la prit et se dirigeant vers la fenêtre elle voulut se rendre compte de l'état de ses yeux, après cette nuit de repos.

Hélas ! elle fut bien obligée de reconnaître qu'elle n'y voyait pas plus que la veille.

Décue dans l'espoir qu'elle avait entretenu pendant toute la nuit, la malheureuse ne se laissa pas abattre par le découragement.

Elle voulait savoir tout de suite à quoi s'en tenir.

Pour descendre l'escalier, comme elle avait failli trébucher sur la première marche, elle dut prendre la précaution de se tenir à la rampe.

La concierge qui la vit marcher d'un pas hésitant sortit de sa loge pour lui dire :

— Qu'est-ce que vous avez donc, madame Bertrand, est-ce que vous seriez indisposée ?

Elle répondit :

— Je souffre à la tête, j'éprouve des vertiges, et je vais de ce pas chez le médecin.

Pendant tout le trajet de chez elle au dispensaire, Marie-Jeanne dut marcher à pas lents, afin de ne pas se heurter à quelque passant.

Il avait peu de monde arrivé avant elle au dispensaire, lorsqu'elle y entra.

Elle s'y rencontra avec une femme qui venait consulter pour son enfant, qui avait des convulsions.

En entendant pleurer le pauvre petit que sa mère essayait vainement de calmer, elle sentit que son cœur se serrait et elle pensa à son fils qu'elle avait revu en songe !

Quand arriva son tour, c'est en tremblant qu'elle pénétra dans le cabinet du docteur.

Le médecin, qui s'aperçut de l'état d'émotion dans lequel elle se trouvait, lui présenta une chaise.

Et, en homme habitué à voir paraître devant lui les mêmes malades, lui dit :

— Je ne vous ai pas encore vue ici, je crois ?

— Non ! monsieur le docteur : c'est la première fois que j'y viens !

— Il ne me semble pas que vous soyez bien malade.

« Qu'éprouvez-vous ? »

Marie-Jeanne raconta au médecin comment la veille elle s'était aperçue qu'elle ne distinguait plus les objets qu'au travers d'un nuage...

— Voyons ces yeux-là !... Regardez-moi bien fixement, dit le docteur.

Et, après avoir attentivement examiné les yeux de Marie-Jeanne, il lui dit :

— Vous avez dû passer beaucoup de nuits à veiller ?

— Oui, monsieur le docteur, à travailler.

— Et probablement à pleurer, n'est-ce pas ?

Marie-Jeanne baissa la tête.

— Eh bien, ce que j'ai d'abord à vous recommander, c'est... de ne plus pleurer, quelque motif de chagrin que vous puissiez avoir...

— Et mes yeux, monsieur le docteur ? interrompit Marie-Jeanne que ce commencement d'interrogatoire embarrassait...

— Un peu de patience, s'il vous plaît ; avant de me prononcer, j'ai besoin de les examiner plus attentivement.

Et, ouvrant une armoire vitrée qui renfermait tout un arsenal d'instruments de chirurgie, il y prit une loupe.

Après un second et profond examen, il tapa paternellement sur la joue de Marie-Jeanne, en disant avec un bon sourire :

— Rassurez-vous, mon enfant, vous n'êtes pas menacée de cécité.

Puis sérieusement :

— Vous avez trop abusé de votre vue et à présent il va falloir laisser reposer vos yeux.

— Mais je ne peux pas !... exclama Marie-Jeanne.

— Il le faut absolument... car ce qui n'est encore rien aujourd'hui pourrait s'aggraver promptement.

« Il vous faut du repos, une nourriture substantielle.

« Car, ajouta-t-il, vous autres, mes braves femmes qui travaillez, vous négligez de vous nourrir, vous contentant de prendre des choses vite faites, alors qu'il vous faudrait, à vous surtout, de bonnes viandes pour combattre l'anémie... »

Puis s'interrompant :

— Buvez-vous du vin ?

— Non, monsieur le docteur !

— Il faut en boire mon enfant, que vous l'aimiez ou non.

Marie-Jeanne écoutait en pâlisant.

— Surtout, continua le médecin qui l'observait, évitez les grandes émotions. Vous paraissiez très impressionnable, vous devez corriger cela.

« Je me résume donc : vous vous nourrirez le plus convenablement possible ; vous boirez du vin ; en outre, vous devrez vous mettre au repos absolu pendant deux mois au moins.

« Voilà tout ce que j'ai à vous dire. J'insiste particulièrement sur cette dernière recommandation : le repos vous est indispensable.

« Allez, mon enfant, ne vous tourmentez pas, mais ne commettez pas non plus d'imprudences qui pourraient changer une excessive fatigue des yeux en une affection grave, très grave, ne l'oubliez pas.

« Et d'ici à deux mois, si vous observez mes prescriptions, vous recouvrirez votre vue aussi nette, je vous en donne l'assurance, qu'elle l'était auparavant.

Marie-Jeanne atterrée, ne trouva pas une parole à répondre. Elle s'éloigna en chancelant et en proie à la plus grande agitation.

Tout ce que venait de lui dire le docteur lui bourdonnait dans le cerveau et l'épouvantait.

Elle était partie de chez elle pleine d'espérance et elle y revenait l'âme bouleversée, folle de désespoir.

— Que vais-je faire ? s'écria-t-elle en portant les mains à sa tête.

« Deux mois de repos !... deux mois pendant lesquels je ne gagnerai rien... rien pour mon fils... rien, rien, rien !... »

« Mon Dieu !... vous n'avez donc pas pitié de moi ! »

Après cette première explosion de douleur, Marie-Jeanne sembla s'apaiser tout d'un coup, comme si elle eût trouvé une solution au terrible problème qui se posait devant elle.

Elle ne pleurait plus et sa physionomie, qui naguère encore exprimait toutes les angoisses dont son âme était pleine, était devenue résignée, impassible et glacée...

On eût dit que le désespoir s'était à la longue usé dans son cœur et qu'elle n'éprouvait plus de sensations d'aucun genre.

Pendant une heure elle resta, assise, le front appuyé sur la main, sans qu'on eût pu deviner, sous le masque d'indifférence qu'elle avait pris, ce qui se passait en elle.

Puis tout à coup, sortant de cette immobilité, elle se mit à faire un paquet de l'ouvrage qu'elle n'avait pu achever.

Et sans hésiter, de l'air d'une personne qui vient de prendre une résolution énergique, elle se rendit chez la confectionneuse qui l'avait si bien accueillie et lui avait confié de l'ouvrage à faire chez elle.

Et là non plus elle ne laissa pas paraître d'émotion.

Elle se contenta de raconter à la lingère ce qui lui arrivait, en lui faisant également part des prescriptions du médecin.

Puis, comme elle se retirait en remerciant, la lingère lui dit :

— J'espère vous revoir bientôt, et tout à fait rétablie. Surtout ne